

Voici ce que disent [Louis GILLE](#), [Alphonse OOMS](#) et [Paul DELANDSHEERE](#) dans ***Cinquante mois d'occupation allemande*** (Volume 4 : 1918) du

DIMANCHE 10 FÉVRIER 1918

Ce matin, dimanche, lecture est donnée dans les églises du mandement de carême de Monseigneur Mercier. S. E. le Cardinal y dégage ce qu'il appelle « *La leçon des événements* ».

La lettre pastorale débute ainsi :

... L'énergie dont vous fîtes preuves dès la première heure ne s'est jamais démentie. Nous la voyons résister, toujours, chez les humbles – ouvriers sans travail, détaillants sans ressources, employés sans traitement – aux privations ajoutées aux privations, au froid, à l'épuisement, à l'humiliante pénurie de chaussures et de vêtements ; résister chez tous, à la lourde atmosphère que, pas un instant, nos épaules ne peuvent secouer, au désenchantement d'espairs déçus, à la lassitude, aux perspectives flottantes de l'inconnu.

Il n'y a pas jusqu'à nos compatriotes qui ne mettent, parfois, notre égalité d'âme à l'épreuve. Le spectacle d'une spéculation éhontée dont les honnêtes gens sont, çà et là, les témoins attristés ou indignés ; l'insolence de certains individus satisfaits, qui affectent un luxe malséant en regard de la misère générale ; la fatuité de quelques autres, qui portent collée au dos, au lieu de la garder dans le coeur ou au front, notre devise nationale : « *L'union fait la force* », énervent les tempéraments les

plus calmes, et suscitent des besoins de colère que l'on souffre, à certaines heures, de devoir violemment contenir.

... Vous avez mille fois raison de ne point vous laisser abattre ; chaque jour, vous grandissez devant votre conscience qui vous approuve et vous félicite ; devant le monde qui, unanimement, sans vouloir toujours l'avouer, vous admire, aux yeux de vos frères absents que votre endurance console ; de vos concitoyens d'ici que votre vaillance soutient et qui vous la renvoient, accrue de leur solidarité.

Un écrivain, dans un article de revue de pays ennemi, me faisait hier un grief d'être vaniteusement fier de mes compatriotes et de le leur dire trop haut. « *Cela sent la réclame* », écrivait-il.

Si j'avais la liberté de lui répondre, je ne lui enverrais que ces simples mots : les Belges, vous ne les connaissez pas.

Ce Monsieur prend pour une flatterie ou un compliment frivole le respect de la beauté d'une âme qui sait souffrir. Il n'aperçoit pas la majesté du malheur, ce je ne sais quoi dont parle Bossuet, qui illumine et achève tout ce qu'il y a de vraiment grand sur la terre.

Que si, néanmoins, à certaines heures, la coupe de douleur débordait, songez à la simplicité magnanime de notre Roi, à la douceur de notre Reine, à la candeur, riche de promesse, des enfants royaux ; songez à la ténacité de nos soldats, à la résignation des mutilés, au vide des foyers que la guerre a mis en deuil, à la cellule ou au campement de nos légions de prisonniers, civils et militaires, sur lesquels pèsent l'exil, l'isolement, toutes les privations et les contraintes d'un régime de captivité.

Ils restent vaillants, cependant, ces braves ! Nous

avons, dans les prisons d'Allemagne et de Belgique, des légions de prêtres, de religieux, de religieuses. Chaque fois que je recueille le secret de leurs confidences, elles m'attestent qu'ils ne voudraient pas avoir ignoré les souffrances de la captivité, tant elles ont uni au coeur sacré de Notre-Seigneur leurs âmes sacerdotales.

Des otages revenus dernièrement du camp de Holzminden tiennent un langage analogue ; l'un d'eux, me voyant ému sur son sort, me disait : «*Ne me plaignez pas; on m'avait enseigné que le malheur rapproche de Dieu, je l'ai expérimenté.*»

Oui, le malheur accepté rapproche de Dieu : c'est une première leçon des événements.

Plus loin, Mgr Mercier dit encore :

Qui donc, depuis qu'a éclaté la grande catastrophe, ne se sent sous la domination d'une puissance supérieure ? Qui n'éprouve l'enveloppement du mystère ?

En deçà et au delà de la ligne de feu, que de calculs déjoués ! Que de combinaisons mises à néant ! Que de prévisions démenties !

Ce n'est ni le lieu ni le moment de refaire l'histoire de ces trois longues années de guerre, mais laissez-moi vous remémorer, d'une part, ces masses gigantesques, ivres de leurs premiers succès, sûres d'elles-mêmes, brusquement arrêtées à quelques kilomètres de Paris et devant le ruisseau de l'Yser ; d'autre part, ces puissantes offensives sans résultat décisif ; d'une part, une guerre sous-marine, avant-coureur annoncé d'un triomphe prochain, et qui n'a d'autre effet utile que d'amener à l'Entente son plus puissant allié ; d'autre

part, une pression économique neutralisée par des conquêtes territoriales que rien ne faisait prévoir ; songez à ces multiples surprises, heureuses pour les uns, fâcheuses pour les autres, déconcertantes pour tous : le pronostic fameux sur la limite extrême de la durée de la guerre : « *trois mois ou trois ans* », tombé à faux ; la révolution russe ; les événements d'Italie ; les échecs de la diplomatie, et, tout à coup – rayon de lumière dans un ciel noir –, l'objectif de deux siècles de croisades, glorieusement atteint, les Lieux Saints arrachés à la domination de l'Islam et rendus aux nations chrétiennes.

Que de fois l'imprévu s'est jeté en travers des assurances humaines ! Voici trois années de guerre révolues ; la quatrième est en cours ; et la solution que, coup sur coup, l'on croyait tenir, recule vers l'inconnu.

L'homme s'agite et Dieu le mène.

... La clé de l'histoire, c'est l'exaltation de la Sainte Croix.

Que la race des hommes qui acceptent la mort de l'Homme-Dieu et tournent le regard et le cœur vers son Crucifix, disparaisse un instant de notre terre, et c'en est fait de la civilisation.

Supposé que, le 4 août 1914, le peuple belge n'eût pas su mourir ; supposé que la jeunesse de notre pays, au lieu de courir aux bureaux d'inscription volontaire, se fût dérobée au danger, où en serions-nous, grand Dieu, où en serions-nous ?

Et, si vous-mêmes, épouses et mères, gémissant sur vos maris et sur vos fils absents, ou peut-être disparus, vous eussiez devancé de vos vœux l'heure providentielle et réclamé Une paix qui n'eut été qu'une trêve ou un leurre, ne confesserez-vous pas que vous

eussiez avili l'honneur de la patrie ?

Mourir, c'est ce que l'homme peut faire de plus grand et de plus beau.

Notes de Bernard GOORDEN.

La lettre pastorale « *La leçon des événements* » remonte au 18 janvier 1918. Vous trouverez la version intégrale (avec, parfois, de fort intéressants commentaires) notamment dans ***Voix de la guerre*** (Paris, J. De Gigord éditeur ; 1937, 203 pages), avec des illustrations d'Anto-Cardé :

<http://www.idesetautres.be/upload/19180118%20CARDINAL%20MERCIER%20LECON%20EVENEMENTS%20VOIX%20DE%20LA%20GUERRE.pdf>